

	Guivarc'h Jean-Baptiste : Né le 11-06-1893 à Carhaix ; 1919, professeur à l'école Saint-Yves de Quimper ; 1924, prêtre résidant à Carhaix ; décédé le 7-07-1931. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1931 p. 489-491.
--	---

A Carhaix, le jeudi 9 juillet, ont eu lieu les funérailles de M. Jean Guivarc'h, ancien professeur à Saint-Yves, mort à 38 ans, au sein de sa famille, après de longues années de souffrances vaillamment supportées. Un long cortège de 45 prêtres, voisins et amis accourus du séminaire, des collèges, des paroisses, se déroula par les rues, suivi d'un grand concours de fidèles.

M. Le Pape, curé de Saint-Thégonnec, procéda à la levée du corps ; M. Le Treut, recteur de Plouguer, chanta la messe et M. le chanoine Le Louët donna l'absoute. Monseigneur l'Evêque avait daigné adresser ses condoléances aux parents : leur deuil, déclarait-il, était le sien :

« C'est un de mes fils que le bon Dieu rappelle à Lui. Je sais combien il était pieux au milieu de ses épreuves. Son esprit de foi, les bons soins de la famille, l'affection délicate du clergé, l'ont aidé à supporter son mal. Nous prions avec confiance pour son âme qui, dans l'autre vie, aimera sa famille plus complètement encore que sur la terre. Je bénis tous ceux qui vont souffrir de sa mort. » M. le Curé rappela brièvement ce que fut la vie du défunt et surtout sa mort édifiante.

Jean-Baptiste Guivarc'h naquit à Carhaix, le 11 juin 1893, à la minute exacte où la procession du Saint-Sacrement passait devant la maison paternelle. Né sous le signe de l'Eucharistie, l'enfant grandit dans une atmosphère de piété et c'est tout naturellement qu'il suivit les leçons de latin, sous la direction de M. Quentric, vicaire de Plouguer et qu'il entra au collège de Saint-Pol. Dans sa première lettre de pensionnaire, il déclarait net qu'il voulait être prêtre. Après d'excellentes études, il se fit recevoir au baccalauréat et revêtit la soutane. Sa santé n'était déjà pas très brillante : au Grand Séminaire, il dut parfois devancer ses confrères en vacances ; ajourné à plusieurs reprises, il fut mobilisé pendant 15 jours et puis réformé. Sous-diacre à la fin de 1918, l'abbé Guivarc'h recevait la prêtrise en juillet 1919. Après un stage à Saint-Pol et à N.-D. de Bon-Secours de Brest, il fut nommé professeur à Saint-Yves de Quimper. Pour étudier la langue du pays, il passa une année en Angleterre et reprit ses cours en 1921 ; trois ans plus tard, il était atteint du mal qui devait l'élever. Sous l'étreinte d'une souffrance qui dura sept ans, M. Guivarc'h demeura magnifique d'endurance, inlassable dans sa bienveillance et toujours digne de son élection au sacerdoce.

Courageux, il l'était certes ; aux vacances de Pâques de l'année de 1924, il était rentré près des siens, très fatigué sa famille inquiète voulait le retenir, il refusa, il reprit son travail à Saint-Yves, fit une journée de classe et tomba terrassé par une pneumonie double qui laissait peu d'espoir. M. Guivarc'h ne succomba pas ; mais il sortit de cette crise, profondément touché, gardant tout de même l'espérance de guérir et de revenir à son cher établissement de Saint-Yves. Quand il dut se rendre compte que le professorat et le ministère paroissial lui étaient interdits, il ne renonça pas à l'idée d'être utile dans un poste, à la mesure de ses forces ; bientôt, il dut renoncer même à cela ; sans protester ni gémir, il se résigna à sa destinée.

Devant l'écroulement de tous ses rêves de jeunesse, devant l'anéantissement de tous ses désirs d'apostolat, M. Guivarc'h garda son calme, sa sérénité. Les quintes de toux, les crises de faiblesse, l'insomnie des nuits de fièvre, l'implacable monotonie des jours, il accepta tout avec le grand souci de ne pas faire de la peine à son entourage. Sous des manières un peu distantes, il cachait un cœur d'or : il s'était créé des amitiés infrangibles dont il reçut l'hommage au jour de ses obsèques. Partout où il a passé, comme aumônier en Angleterre, comme hôte de maison de santé, il a laissé le plus aimable souvenir ; partout il s'était fait des amis. Quand il fut décidé qu'il recevrait l'Extrême-Onction, il ne manifesta aucune appréhension : « Mais comment, disait-il, annoncer cette nouvelle à ma famille ? » Il s'oubliait, pensait aux autres et dans son agonie, il demandait pardon à ceux qui l'avaient soigné, visité.

Assurément, ce calme, cette résignation lui étaient rendus plus faciles par les soins empressés des siens qui ont tout fait pour ralentir la marche du mal. Mais la source profonde de cette acceptation, il faut la chercher dans l'esprit de foi qui animait ce saint prêtre. La messe quotidienne avait été longtemps l'aliment de sa vie spirituelle et la grande consolation de son âme sacerdotale ; quand il se coucha pour ne plus se relever, il recevait la sainte communion avec la plus grande ferveur, récitant lui-même le Confiteor et répondant aux prières. Souvent il faisait lire l'office du jour et il demandait à la religieuse garde-malade de lui parler du Ciel. Mais c'est surtout dans son agonie, où il était entré, lundi 6 juillet, après avoir communié, c'est surtout alors que son âme apparut splendide à travers son pauvre corps réduit à rien.

Cette lutte suprême dura 24 heures, pendant lesquelles le cher malade garda toute sa lucidité. Il désira qu'on lût bien lentement, afin de les savourer, les magnifiques prières des agonisants. Croyant avoir mené une vie trop peu remplie il craignait les jugements de Dieu. Comme la réponse à ses questions inquiètes était facile : « Le salut est assuré à celui qui est sur la croix à l'exemple du Sauveur et qui, comme Lui, offre à Dieu ses souffrances ; aucune prière ne vaut une pareille offrande » ; le mourant écoutait ravi ; déjà il souriait à ceux qu'il avait aimés ici-bas, qui l'avaient précédé là-haut et qu'il voyait venir à sa rencontre ; il souriait à son père, à son frère aîné, martyr de la Patrie, il souriait aux anges, ses petits frère et sœur. Oh ! ces derniers instants du moribond bien aimé ! Quel doux souvenir pour ceux qui souffrent de son absence, pour sa mère qui s'était fait une habitude de sa chère présence, pour son frère, pour ses sœurs ; quelle précieuse consolation pour toute la famille, de savoir que leur cher Jean est mort de la mort des prédestinés ! Pour nous tous, quelle leçon ! A ceux-là qui doutent de la bienfaisance de la religion, il leur eût fallu voir mourir cet homme de 38 ans, accablé dans son corps, exalté dans son âme. La foi le transfigurait : cette mort n'était pas une fin, c'était un commencement, ce n'était plus le soir d'une vie humaine, c'était déjà l'aube d'une vie divine.